

ment ou pour une période donnée, le problème du parti ne peut se poser car, pour un marxiste, quand un problème se pose, les éléments pour le résoudre se posent également. Par contre, théoriquement, historiquement et politiquement, on peut prouver que la fraction surgit comme l'expression de la faiblesse, de l'immaturation du prolétariat qui est dévoyé, par les forces du capitalisme, du chemin de la révolution, alors que s'ouvre un cours de situations contre-révolutionnaires. Le parti et la fraction sont donc deux expressions de la vie du prolétariat qui parvient à entrevoir une perspective insurrectionnelle à ses luttes ou bien qui traverse les premiers moments de sa formation en classe, ou bien — et cela découle de l'expérience de la Ire, Iie et de la IIIe Internationales — du triomphe de l'opportunisme qui met le parti au service du capitalisme.

Le problème de la fraction et du parti est donc le problème de la substitution d'un cours d'événements à un autre et, une fois posé, le problème sur ses fondements idéologiques, nous nous efforcerons de trouver une certaine confirmation dans les différentes périodes du mouvement ouvrier.

Le camarade Jacob fait maintenant un commentaire du rapport contenu dans le numéro 17 de « Bilan » et qu'il soumet à la discussion.

GATTO. — Le rapporteur a affirmé un principe juste, celui que le parti peut se fonder seulement quand la fraction contient un bagage idéologique résultant de l'examen des événements. Dans ses grandes lignes, la subdivision en trois phases, Ire, Iie et IIIe Internationales, est juste, mais trop schématique, car une pareille façon d'aborder le problème accredit l'idée de l'existence de quelque chose de diabolique dans l'action des individus. Pour la Première Internationale, il n'est pas tout à fait juste de considérer la Commune comme l'ultime épisode des mouvements révolutionnaires. Pour la Iie Internationale, s'il est vrai que Lénine et les bolchéviks représentèrent une fraction, leur action est restée, d'autre part, presque sans influence sur la scène mondiale et ils ne se sont pas efforcés de développer internationalement leurs expériences.

Pour les thèses de Rome, elles contiennent les éléments fondamentaux sur la nature du parti. Elles ne pouvaient naturellement contenir la réponse aux autres problèmes qui se sont présentés ensuite.

Le rapporteur a sérié les deux éléments nécessaires pour pouvoir passer à la fondation du parti : 1) l'Etat prolétarien et la révolution russe ; 2) les problèmes de la démocratie, et, en

fin, ceux de pays coloniaux. Pour le premier, pour autant que nous devons chercher à donner une solution, nous ne pouvons attendre d'être à même de donner une réponse définitive avant de passer à la fondation du parti. La question démocratique est un problème pour nous déjà résolu et dépassé, comme du reste l'a prouvé notre lutte contre Trotsky. Pour les colonies, la faillite de toute l'expérience de l'I. C. peut nous fournir les éléments afin de donner une solution à ces problèmes. Nous sommes d'accord que l'on ne peut passer immédiatement à la fondation du parti, mais, d'autre part, il peut se présenter des situations nous mettant devant la nécessité de passer à sa constitution. L'exagération du rapporteur peut conduire à une espèce de fatalisme. Pour finir, j'ajouterai que le parti italien, avec les thèses de Rome, et avec ses interventions aux Congrès de l'I. C., s'est efforcé de porter l'expérience italienne du terrain national sur celui de l'Internationale.

TULLIO. — Le rapporteur a parlé en bon polémiste, mais n'a pas affronté le problème dans ses véritables termes : Quand se fonde le parti ? Le mot d'ordre de sortir des partis communistes est un peu hasardé parce qu'aux ouvriers nous devons offrir un moyen d'organisation pour pouvoir continuer la lutte. Il est nécessaire de savoir se situer dans le cours des événements pour élargir les cadres et, par là, il ne s'agit pas d'un simple changement d'étiquette. [Le parti de classe ne se crée pas seulement à la veille de la prise du pouvoir. Si nous disons que lorsque manque un parti de classe, il manque le guide, nous voulons dire que celui-ci est indispensable également dans une période de dépression. Il persiste toujours une maturité de classe qui doit être polarisée.] Pour ce qui regarde le travail des communistes dans les syndicats, celui-ci pourrait être préjugé par une conception qui estime indispensable la solution de certains problèmes fondamentaux. Il ne s'agit pas de former immédiatement le nouveau parti, mais de chercher une configuration plus adaptée aux nécessités du moment, élargissant nos bases sur le terrain national et international.

BIANCO est d'accord sur la substance. La divergence porte sur la possibilité d'intervention de la fraction et sur l'appréciation des conditions objectives. Nous nous trouvons dans une situation où le prolétariat est dissout et dans l'impossibilité de devenir un facteur décisif. Il existe une rupture entre ce que l'on se propose et les conditions d'impuissance dans lesquelles nous nous trouvons. Deux âmes dans un corps,

comme il résulta de l'affaire Beiso, de notre travail dans les syndicats, de la contribution à la presse. A Pantin, quand nous avons constitué la fraction, nous avons constitué les cadres du nouveau parti. Sur le terrain international, notre travail devra être plus adapté au développement des événements.

VERCESI. — Le débat porte sur la question centrale. Je pense devoir intervenir pour ajouter quelques éléments qui n'ont pas été exposés par le camarade Jacobs. Je m'inspirerai de ce critère : obtenir la plus grande clarté, non seulement pour la situation actuelle, mais aussi pour l'avenir. La meilleure méthode me semble être celle qui se réfère aux positions de nos maîtres et à l'analyse des expériences capitales effectuées sur ce terrain.

On a dit, au sujet de la polémique qui opposa Lénine à Luxembourg sur la question du parti, que le premier concevait la possibilité de faire servir l'organisation du parti afin de déchaîner des mouvements de classe, alors que la seconde considérait que ces mouvements sont complètement indépendants de l'action du parti et surgissent uniquement des contrastes de classe. La divergence porta, par contre, sur des problèmes divers et c'est uniquement à l'inévitable déformation de la polémique de cette époque que l'on dut de pouvoir accréder l'opposition entre la théorie de la « spontanéité » de Luxembourg et celle du « plan » des mouvements de Lénine. En effet, tous deux étaient parfaitement d'accord pour considérer que la formule lutte de classe en tant que centre moteur des situations et de l'évolution de la lutte révolutionnaire, devait être prise dans sa signification correcte d'opposition entre les classes et non entre partis. La victoire révolutionnaire n'est pas le triomphe d'un parti qui a obtenu son succès au travers d'une série de manœuvres habiles et astucieuses, mais le triomphe de la classe prolétarienne qui a atteint la vision de ses intérêts historiques. La voie qui conduit à la maturation de cette conscience est celle de la lutte des masses pour leurs intérêts de classe. Sur cette même voie se trouvent la fondation et le développement du parti de classe qui condense, au travers de l'élaboration idéologique, les notions programmatiques et tactiques qui sont indispensables pour la victoire. Sur ces termes du problème, aucune divergence n'existe entre Lénine et Luxembourg. La polémique s'est faite sur le rôle de l'organisation et sur la structure de ce dernier afin d'habiliter le parti à ses tâches historiques, polémique de portée plus limitée bien que toujours d'une grande importance et à propos de laquelle il me paraît que Lé-

nine, soutenant la nécessité d'une organisation centralisée, revendiquait une position indispensable pour la lutte prolétarienne. Mais sur la question essentielle, l'accord était total et tous les deux considéraient que la lutte des classes n'est pas le résultat de manœuvres d'individus ou de partis, mais le produit des contrastes historiques qui minent la base de la société capitaliste.

Si, à présent, nous allons appliquer ces conceptions générales à l'expérience qu'a vécue le prolétariat, nous apercevons nettement que les quatre organisations du prolétariat qui ont existé jusqu'à ce jour correspondent à quatre phases progressives de la conscience des masses, à quatre phases progressives de la lutte des classes, à quatre types progressifs de parti de classe du prolétariat. Je ne répéterai pas ce qu'a déjà dit le camarade Jacobs à ce propos, mais me limiterai à rappeler les conclusions. La Ligue des communistes se fonde sur la perspective de la possibilité de la transformation de la révolution bourgeoise (encore en action), en révolution prolétarienne. Une fois fini le cycle de ces révolutions, la Ligue des Communistes s'éteint et Marx prendra l'initiative de sa dissolution. La Première Internationale ne surgira pas à la suite d'un plan préétabli, mais à l'occasion d'une manifestation de solidarité contre les persécutions czaristes contre la Pologne, et son plan sera d'appuyer les Etats progressistes contre la réaction qui se concentrait avant tout autour de la Russie, puisqu'elle concevait possible de faire surgir la victoire prolétarienne de la résistance qu'aurait offerte la Russie au développement des Etats bourgeois d'Occident. Mais déjà s'affirme la première position indépendante de la classe prolétarienne, l'idée de la possibilité d'un front international des travailleurs se présente nettement et, en conséquence, aussi celle de la constitution des organisations syndicales de classe. Les massacres du Père Lachaise clôturent le cycle des situations dans lesquelles a vécu la Première Internationale (la guerre franco-allemande se termina non en offrant au prolétariat la possibilité de profiter de la lutte entre ces deux capitalismes, mais alors que ces derniers peuvent établir un front solidaire pour étouffer la première tentative révolution prolétarienne) et Marx, en 1872, prendra l'initiative de transférer en Amérique le siège de l'Internationale, ce qui — comme Engels devait l'expliquer par la suite — était une forme dissimulée de liquidation de l'organisation. Il est vrai qu'Engels expliqua cette liquidation comme la seule voie de salut pour empêcher la main-mise sur l'organisation par les anarchistes, mais il est bien évident que le seul fait de devoir se reconnaître impuissants